

TOUT LE MONDE  
SAIT QUE  
LA VIE EST COURTE

Stéphanie Durand

*« La vie est un songe »*

*Pedro Calderón de la Barca*

# Prologue

Sophia, 2035

Malgré la couche épaisse de neige qui m'enserme les pieds, les rayons du soleil me semblent plus puissants. Le ciel, d'un bleu électrique, ne m'a jamais semblé aussi vaste. Les bruits alentours ne me sont plus familiers. Mon cœur n'a jamais battu aussi vite. Sauf peut-être le jour où j'ai couru dans la forêt enneigée. J'avais seize ans et je venais de donner la mort. La justice estime que j'ai suffisamment expié mes péchés et me redonne ma liberté. Mais que vais-je en faire ?

Après avoir franchi la lourde grille noire, vêtue de mes vieux habits qui me semblent inconfortables désormais, un ticket de bus dans la poche, un sac en plastique presque vide à la main, j'avance un pied hésitant sur le trottoir.

– Bon courage, madame. L'arrêt de bus est à cent mètres en suivant cette rue.

Le garde d'une quarantaine d'années m'indique une direction de sa main gantée. Je le regarde sans répondre. Lucy ne devrait plus tarder. Sous son képi, je distingue des cheveux poivre et sel et je m'aperçois tout à coup que j'ai à peu près le même âge que lui.

Le temps. Cette notion si différente d'une personne à l'autre. Le temps m'était compté quand je recherchais mon fils, puis le temps s'est étiré ici, jusqu'à devenir impalpable. Aujourd'hui, il m'apparaît comme un ennemi. Il me reste la moitié de ma vie à vivre à l'extérieur. Est-ce beaucoup ? Est-ce peu ? Certains diront que je suis encore jeune.

Je suis libre. Pour la première fois de ma vie. Je n'ai pourtant jamais

eu aussi peur.

## Partie 1

### La Veille

#### 1

Josh

Je regarde le smoking noir qui m'accompagnera pour la deuxième partie de la cérémonie. Il est suspendu à un cintre face à moi. Assis sur le rebord du lit de la chambre d'hôtel où je me suis isolé, je le fixe depuis plusieurs minutes. J'essaie de visualiser la journée, qui est censé être le plus beau jour de ma vie. Je suis sûr que ça le sera dès que je verrai Pearl s'avancer vers moi dans sa robe rouge brodée d'or. Mais pour l'heure, je ne suis qu'un futur marié bourré d'angoisses.

Ce matin, ma fiancée m'a gentiment chassé de l'appartement que nous partageons Rue Taolin. Elle dit que ça porte malheur de la voir juste avant la cérémonie et aussi qu'elle trouve plus romantique de ne pas passer la dernière nuit ensemble. Personnellement, je trouve ces rituels un peu surfaits mais je me suis bien gardé de la contredire, vu le niveau de stress qu'elle accumule depuis dix mois. C'est visiblement le temps minimum nécessaire pour organiser un mariage en grande pompe. Deux tenues chacun. Les traditionnelles robes rouges brodées, puis le smoking noir pour moi et la robe blanche pour elle. Fleuriste, photographe, imprimeur, traiteur, DJ, salle gigantesque. Une note salée. Je me serai bien contenté d'un passage éclair à la mairie et d'un dîner en comité restreint, mais Pearl et ses parents ont décidé de tout prendre en main, à peine avais-je mis la bague sertie de diamants à son doigt et qu'elle m'avait dit oui en se jetant à mon cou. Moins d'une heure plus tard, après avoir célébré ce moment dans notre immense lit, toute la famille et les amis proches de ma récente fiancée étaient au courant de ma demande. Ils nous interrogeaient tous sur la date que nous avions choisie et voulaient savoir s'ils devaient commencer à réserver un billet d'avion pour la Chine. La plupart espérait que nous déciderions de retourner à Londres pour la cérémonie, mais Pearl avait déjà estimé qu'il valait mieux, pour ses vieux grands-parents maternels et pour ses nouveaux amis chinois si occupés, que tout le reste de nos proches se déplacent plutôt que le contraire.

– Et puis ce sera l'occasion de leur montrer notre cadre de vie et les merveilles de ce pays ! s'était enthousiasmé ma future femme.

Élevée dans l'opulence, elle ne s'était même pas demandé si ma famille aurait les moyens de me rejoindre.

Ce fût donc avec une joie immense que je reçus le message de ma tante Lucy m'annonçant qu'ils viendraient à cinq car ils ne pouvaient qu'être tous à mes côtés pour ce moment si unique de ma vie de jeune adulte. Immédiatement, je lui répondis que leur présence me comblait de bonheur et que je leur transférais une participation financière pour au moins deux billets d'avion. Elle se fâcha évidemment et annula la transaction en l'accompagnant d'un petit texto : *« Garde ton argent pour ta nouvelle famille. Nous sommes parfaitement capables de nous restreindre quelques mois pour nous offrir ce voyage que nous rêvions de faire dans tous les cas, même si tu ne t'étais pas marié. Nous serons à tes côtés et ta mère aussi, je l'espère. »*

Cette dernière phrase m'avait fait tressaillir. Avais-je inconsciemment programmé mon mariage l'année où Sophia devait retrouver sa liberté ? Cette perspective m'enthousiasmait et me terrifiait à la fois. Depuis que je connaissais notre lien de parenté, nous n'avions eu que des entrevues surveillées à la prison de Joliette et la dernière remontait déjà à quatre ans. J'avais passé toute mon adolescence à lui parler derrière une vitre, attendant puis redoutant les jours de visite. Elle faisait à chaque fois des efforts pour se montrer sous son meilleur jour et ne me racontait pas les difficultés qu'elle vivait au quotidien. Pourtant, je ne parvenais pas à créer le lien fusionnel que j'avais enfant avec Angie, ma mère adoptive. Même mes relations avec Lucy, ma tante qui m'avait accueilli à bras ouverts dans sa famille lorsque j'avais dix ans, étaient plus profondes. Elle me répétait que c'était normal de parfois devoir me forcer à aller au parloir, que je n'étais qu'un enfant qui préférait aller jouer au hockey avec ses nouveaux copains ou utiliser son télescope pour observer les étoiles. Mais elle n'arrivait pas à m'enlever de la tête que je n'étais qu'un ingrat qui se forçait à aller voir sa mère, alors qu'elle subissait la prison en partie à cause de moi.

Sophia avait attendu mes seize ans pour me raconter en détail les circonstances horribles de ma conception. Avant cela, elle et Lucy éludaient la question et ne répondaient que par des voies détournées. Seize ans, l'âge auquel ma mère avait estimé que je pouvais entendre la vérité. J'étais le fruit d'un viol. Ce mot avait résonné longtemps dans ma tête au moment où je découvrais ma propre sexualité avec la fille de mon professeur d'économie. Elle avait deux ans de plus que moi et j'avais été séduit par sa peau si parfaite. Pure comme les premières neiges qui

recouvraient notre jardin de Sorel. J'avais immédiatement senti le besoin de me coller à ce corps blanc. Lorsque nous vécûmes de concert notre nouvelle expérience, je fus très doux, de peur de m'approcher trop prêt de ce que je redoutais. Mon géniteur avait volé l'innocence de ma mère, trop tôt, trop violemment. Je voulais donc faire vivre l'opposé à ma partenaire et je lui avais demandé mille fois si elle était d'accord avec chacun de mes gestes. Elle fut patiente mais je crois que cette première expérience lui avait semblé trop timide et mal assurée.

Lors de la visite suivante, Sophia m'avait également expliqué en détail ce qu'elle avait vécu pendant sa grossesse. Elle m'avait rassuré sur l'amour qu'elle me portait mais l'ambivalence de ses sentiments à mon égard ne lui avait pas permis de me garder. Elle l'avait rapidement regretté et avait tout entrepris pour me retrouver. Mais le temps qu'elle ait la confirmation de notre lien de parenté, la vie en avait décidé autrement et me volait mon autre mère, tout en faisant rentrer Sophia dans la spirale sans retour du statut de fugitive.

Toute notre vie, nous sommes passés à côté de l'autre sans nous rejoindre. Et tout en regardant ce costume noir accroché à un cintre, je me mets à pleurer jusqu'à l'épuisement.

Dans la salle de bain attenante éclairée par un néon éblouissant, je me passe un jet d'eau sur la figure. Hors de question que des poches se forment sous mes yeux ! Pearl me demanderait ce qu'il s'est passé et je gâcherais nos retrouvailles.

Je regarde ma montre. Dans moins de quatre heures, je filerai à l'aéroport de Shanghai-Pudong pour aller chercher ma famille. Revoir ma tante, mon oncle et mes cousins me réjouit au plus haut point. Cela fait plus d'un an que je ne les ai pas serrés dans mes bras. J'avais fait une escale entre l'Angleterre et la Chine pour les voir quelques semaines chez eux avant de m'installer en Asie avec Pearl. Mais revoir ma mère me fait peur. Ils arrivent tous les six par le même avion. Je vais donc devoir affronter ces deux sentiments opposés en même temps.

J'ai retrouvé mon visage détendu. Je scanne la pulpe de mon index sur l'écran du téléphone afin de réserver mon taxi et m'appête à claquer la porte derrière moi lorsque je reçois un appel désespéré de ma fiancée. Elle est en larmes.

— Joshua ! Mes parents refusent de venir au mariage !





Sophia

Une petite fille de trois ou quatre ans n'arrête pas de m'enfoncer ses pieds dans le dos. Je l'ai gentiment dit aux parents il y a quelques heures mais je vais devoir changer de ton. Devant, un couple de chinois se dispute quasiment en silence depuis que nous avons survolé l'Europe. D'après ce que j'ai compris, la femme d'une soixantaine d'années reproche à son mari de regarder avec trop d'insistance la jolie hôtesse de l'air qui nous ravitaille régulièrement. Un peu plus loin, un bébé braille sans discontinuer depuis une éternité. La pauvre mère le berce dans l'allée sans résultat.

À ma gauche, Jade, quinze ans, adolescente épargnée par l'acné, pianote frénétiquement sur son portable depuis le décollage. Privée des réseaux sociaux à cause du mode avion, elle enchaîne les jeux et les selfies sans se préoccuper de ma présence. Lucy tenait à ce que sa benjamine s'assoit à côté de moi pour que nous créions des pseudo-liens tante-nièce difficiles à rattraper quand la tante en question est allée en prison avant sa naissance. Surtout quand la rencontre se passe en pleine crise d'adolescence de la gamine.

Je suis mal à l'aise à côté de Jade. Je n'ai pas osé le dire à ma sœur, mais passer plus de vingt heures à côté d'une jeune fille de quinze ans si confortable dans ses baskets me ramène inmanquablement à ma propre adolescence. Bien que ma nièce soit plutôt gentille avec les autres, aux dires de Lucy, sa minceur, sa peau si parfaite, ses fringues et son assurance me font penser à mon bourreau de l'école : Mathilde Poussin.

Je jette un coup d'œil vers le hublot de gauche. Éden, dix-sept ans, dort un casque sur les oreilles depuis le décollage. Les basses que j'entends régulièrement s'échapper de ses écouteurs me font m'inquiéter pour son audition. Beaucoup plus réservée que sa sœur, la cadette de la famille ne me connaît pas davantage. Elle commençait à marcher la dernière fois que je l'ai vue, mais ce souvenir heureux du dernier Noël passé en famille m'a permis de créer un petit contact avec cette jeune adulte très empathique.

Tournant la tête vers l'allée, je vois mon neveu Charly, la vingtaine bien entamée, demander un Boréal à l'hôtesse qui a garé son chariot entre nous deux. Je ne connais pas cette nouvelle boisson, mélange de menthe poivrée et de bière sans alcool qui fait visiblement fureur chez les jeunes.

— Madame ? Vous souhaitez quelque chose à boire ? me demande-t-elle en anglais.

— Qǐng hē chá, bù jiātáng.\*

— Nǐ zài nǎlǐ xué zhōngwén ? continue-t-elle dans sa langue maternelle visiblement épatée par mon accent.

— J’ai appris à l’école et j’ai continué à le pratiquer en autodidacte par la suite.

Pas le lieu ni le moment de préciser à cette inconnue que j’ai eu tout le temps nécessaire à mon apprentissage ces quinze dernières années.

J’attrape le gobelet en carton fumant qu’elle me tend et son regard se pose quelques secondes sur le bas de ma manche d’où dépasse mon tatouage. A-t-elle pu déchiffrer si rapidement le message de détresse qu’il représente ? SOS en sinogrammes chinois, rappel de mon état d’esprit à vingt ans. Elle s’adresse maintenant à ma voisine toujours hypnotisée par son écran.

— Mademoiselle ?

— Jade, la dame te demande ce que tu veux boire, suis-je obligée d’intervenir.

— Merci, j’ai c’qu’il m’faut, marmonne-t-elle en désignant du menton la bouteille isotherme qui trône depuis quelques heures sur sa tablette.

— Et pour la demoiselle du hublot ?

— Oh, elle est dans les bras de Morphée depuis le début du vol, ça ira merci.

Lucy tente de revenir des toilettes, mais doit attendre que le chariot ait fini sa tournée pour venir s’asseoir entre son fils et son mari.

— Ça va ? dis-je en calculant mentalement le nombre de fois où elle s’est levée.

— Oui, oui, les avions me font toujours cet effet. J’ai l’impression d’avoir bu des litres d’eau.

— Détends-toi, canard, intervient Gary. Tu veux un massage ?

— Tu es un amour, dit-elle en tournant son dos vers son mari.

Ces deux-là sont toujours les mêmes que dans mes souvenirs. Le Noël 2019 passé chez eux à Montréal m’avait permis de flotter au-dessus de mes ennuis pendant quelques heures. La troisième grossesse non préméditée et la venue inopinée de Josh dans leur famille n’a rien changé à leur amour profond. Je les trouve même encore plus proches et complices que quinze ans en arrière. Je leur suis tellement reconnaissante

---

\* Un thé sans sucre, s’il vous plaît

d'avoir offert un foyer chaleureux et rempli d'amour à mon fils. Au fond de mon cœur, il y a un peu de jalousie aussi. J'ai perdu la moitié de ma vie pendant que cette famille de conte de fée avançait gaiement dans la leur. Mais je me garderai bien de leur en faire part.

J'ai failli lever le doigt pour me rendre aux toilettes. Quinze ans à demander la permission aux gardiennes, ça ne s'efface pas en quelque mois. Je glisse dans mon bouquin le marque-page représentant Josh petit. Il m'accompagne depuis toujours. Le carton brillant est corné et la photo a perdu de ses couleurs, mais je suis fière de pouvoir l'exposer à la vue de tous désormais. Plus besoin de le cacher dans mon livre comme quand j'étais amie avec Angie et que je fantasmais ma vie de maman. Je me détache et me lève dans l'allée pour rejoindre la queue de l'appareil.

Devant la minuscule porte affichant un voyant rouge, une femme me tourne le dos. Elle attend également que la place se libère. Jupe plissée sous les genoux, chemisier en coton blanc au col raide impeccablement repassé, look à l'ancienne. Je voyais beaucoup de tenues similaires à l'Eglise où j'étais contrainte d'aller enfant. Les cheveux blonds cendrés de la femme sont coupés au carré. Je n'ai pas le temps de me demander pourquoi une fine mèche rousse dépasse sur son épaule qu'une voix nasillarde annonçant des trous d'air m'ordonne de rejoindre ma place et de reboucler ma ceinture. Le thé commence à me titiller la vessie mais je vais devoir me retenir. J'en ai l'habitude. Ce ne sera pas un problème.

À nouveau harnachée à ma place, je tente un coup d'œil en arrière pour voir où se trouve ma mystérieuse fausse blonde mais elle n'est plus dans mon champ de vision. Pourquoi cette mèche me turlupine-t-elle autant ? Peut-être parce que je n'ai pas vu de rousse depuis que Mélina est sortie de prison douze ans plus tôt. La deuxième femme de mon père a vu sa peine allégée, au bout de seulement trois ans, pour bonne conduite.

Ce n'est qu'au bout d'un an passé à la prison de Joliette, à l'époque où je commençais à trouver mes repères et à être tolérée par la communauté mexicaine qui m'avait fait endurer coups et racket à mon arrivée, que je vis Mélina. Mon cœur s'était affolé. J'étais en train de pousser le chariot recouvert de livres variés quand elle était entrée dans la salle commune surnommée « Le Paradis ». L'accès y était réservé aux détenues au comportement exemplaire, bien que la présence de trois gardiennes armées ne nous permettait pas de nous croire à la bibliothèque municipale. Deux fois par semaine, une dizaine de femmes étaient autorisées à venir y lire, regarder un film ou jouer aux cartes. Depuis les trois mois où j'y étais acceptée, ce semblant de vie m'était précieux pour

tenir le coup.

Ce fut donc un uppercut que je reçu en pleine face quand j'aperçus sa chevelure flamboyante se pointer dans mon refuge. Elle m'avait toisé du regard quelques secondes qui m'avaient semblé une éternité. Nous ne nous étions pas lâchées jusqu'à ce qu'Ilda, la plus rude des gardiennes, me fasse tressaillir.

— Eh ! Simon ! Viens un peu par ici avec ton chariot ! La nouvelle veut un livre, avait-elle hurlé de sa grosse voix de baryton.

Je ne supportais pas d'être appelée par mon nom de famille, sans particule devant. Ce patronyme me rappelait trop mes années torturées où peu de professeurs comprenaient mon mal-être.

Je m'étais avancée d'un pas mal assuré vers la rouquine qui continuait à me dévisager d'un air mauvais. Une des roues du chariot grinçait à chaque rotation et, dans le brouhaha du Paradis, j'avais pourtant l'impression d'entendre ce couinement résonner aussi fort que les battements de mon cœur. J'étais passée entre Patricia et Marybel, deux jeunes jumelles d'une vingtaine d'années qui avaient enfin pris le dessus sur leur paternel, abusif depuis leur enfance. J'avais frôlé une nouvelle à la peau noire comme l'ébène, âgée d'environ cinquante ans. Je ne connaissais ni son nom, ni la raison de son incarcération, et vu sa façon de jouer aux cartes en solo, je ne savais pas si elle adresserait un jour la parole à quelqu'un. Nous étions pourtant devenues très proches au fil des mois suivants. Gigi, comme tout le monde l'appelait, diminutif de Ginette, Ghislaine ou Gilda, personne ne le saurait jamais, avait fini par prendre auprès de moi le rôle d'une mère. Son âge et sa douceur ne permettaient pas de comprendre comment elle avait pu braquer une épicerie de nuit un flingue au poing pour deux-cents malheureux dollars canadiens. Toujours est-il que dans la panique, le coup était parti et que l'épicier étant mort quelques heures plus tard. Gigi avait écopé de vingt-cinq ans de prison.

Parvenue près de Mélina, qui entre temps s'était recueillie dans une prière à mi-voix et les yeux fermés, je lui avais énuméré sans enthousiasme les différents étages de mon chariot de livres, rempli par mes soins à la bibliothèque carcérale. Toujours observée par la grosse Ilda, j'avais dû attendre patiemment, sans faire de vague, que la femme de mon père, lui-même incarcéré à cent-cinquante kilomètres de nous, choisisse enfin sa lecture. Elle faisait visiblement exprès de prendre son temps, bien qu'elle éprouvât également une haine sans borne à mon égard. C'est sur le troisième et dernier étage qu'elle finit par sélectionner un livre sur l'écocitoyenneté, ce qui me fit sourire une demi seconde vu l'utilité de cet

état d'esprit dans une prison. Ce bouquin s'était retrouvé sur mon chariot ce matin-là parce que c'était sa dernière chance d'être sauvé. N'ayant pas été sorti des rayonnages depuis son arrivée à la prison trois plus tôt, la bibliothécaire m'avait informée qu'il allait partir au pilon. Il fallait faire de la place pour les nouveaux dons qui approvisionnaient chaque trimestre les étagères de Joliette.

J'avais griffonné son nom dans mon carnet de prêt.

— Vous vous connaissez ? avait demandé notre gardienne les bras croisés en constatant que je ne demandais pas son patronyme à la nouvelle arrivée.

— Oui, nous nous connaissons madame, m'avait devancé Mélina. Vous n'avez pas remarqué que nous portons le même nom ?

— Des Simon, y en a plein !

— Je vous présente mon adorable belle-fille. Sophia m'a arraché le cœur il y a près de douze ans en assassinant mon premier mari.

Je n'avais pas réussi à retenir la gifle carabinée qui avait fait décrire à son cou un quart de tour impressionnant.

— Elle est dangereuse ! avait-elle hurlé en se tenant la joue tandis que la gardienne me ceinturait pour m'empêcher de recommencer.

Les deux autres avaient dû calmer le reste des détenues qui commençait à se lever et à siffler pour tenter un semblant de mutinerie rapidement stoppée par la vision des matraques pointées sur elles. C'étaient heureusement des femmes modérées qui ne rêvaient que de sortir en ayant une conduite irréprochable.

J'avais écopé de deux semaines d'isolement et avait perdu l'accès au Paradis pendant une bonne année. Le temps de retomber dans les grâces des gardiennes. Fini également le rôle de « responsable du chariot ». J'avais perdu tout ce qui m'aidait à tenir dans la fraction de seconde où ma colère refoulée s'était réveillée.

J'avais donc de quoi cumuler les raisons de haïr Mélina.

Le calme est revenu dans l'avion. Les passagers ont arrêté de crier et de se cramponner à leur siège. Je vais vidanger ma vessie sans parvenir à revoir ma mystérieuse inconnue et je finis par l'oublier lorsque j'aperçois les côtes chinoises se dessiner sous nos pieds.



William

J'ai passé les quinze heures du vol JFK-Pudong à me dire que j'aurais mieux fait de rester à New York. Ce matin, j'aurais rejoint mon cabinet sur Orchard Street les bras chargés d'un sachet huileux. J'aurais déposé les croissants chauds sur le bureau d'Annie qui m'aurait accablé d'un bon quart d'heure de louanges sur la petite boulangerie ouverte par ces fabuleux français. Elle m'aurait débité la longue liste de mes patients tout en me préparant un café serré. Je serais allé m'enfermer quelques minutes dans mon bureau pour me détendre en écoutant *Clair de lune*. Puis ma secrétaire de toujours aurait ouvert la porte pour faire entrer mon premier patient de la matinée : un certain Samuel, suicidaire et bourré de calmants depuis le départ de sa femme et de ses deux bambins. Il m'aurait raconté comment le vide ressenti dans son corps lui enlève toute peur de la mort. Je l'aurais aidé à tenir, au moins jusqu'au prochain rendez-vous, au moins pour ses enfants qu'il verrait samedi. Il serait parti les yeux rougis et boursoufflés.

Depuis quelques temps, je n'éprouve plus le même enthousiasme à me rendre à mon cabinet de psychothérapie. J'ai l'impression que les malheurs des gens me lassent au bout de tant d'années à pratiquer. Je fais la même chose tous les jours, dans les mêmes lieux. Il serait peut-être temps d'avancer. Je n'ai que quarante-six ans. Je suis en pleine forme physique. Je pourrais faire évoluer ma carrière.

Alors quand j'ai reçu le faire-part rouge et or il y a six mois, je me suis empressé de répondre à Josh que je serais bien sûr présent. La date coïncidait à la perfection avec la conférence de psychanalyse à laquelle je rêvais d'aller sans oser me l'avouer. J'avais désormais une bonne excuse pour m'y rendre. Trois jours à apprendre de la sommité dans le domaine : Huo Datong. Ses conférences réunissaient chaque année des milliers de psychothérapeutes, psychiatres et autres adeptes des cerveaux torturés. La plupart du temps, comme cette année, elles se tenaient dans son pays natal, autrefois fermé à la psychanalyse. En Chine, il y a encore vingt ans, on ne parlait pas de soi. C'était impoli. Désormais, les mœurs ont évolué et cet homme d'influence a un public local de plus en plus important.

J'avais toujours repoussé l'occasion d'assister à ses meetings sur le sol américain. Les deux fois où cet héritier de Freud s'était déplacé près de

chez moi, j'avais eu des empêchements plutôt conséquents. Le premier rendez-vous raté avait eu lieu quinze jours après l'accident meurtrier qui m'avait volé ma femme Martha et mon bébé. Le choc de leur mort et ma culpabilité dévastatrice ne m'avaient pas permis de m'extirper du canapé ce jour-là. Le deuxième s'était vu voler la vedette par le procès de Sophia...

C'était donc avec une grande joie non dissimulée que j'avais réservé ma place en un clic, ainsi que mes billets d'avion aller-retour. J'allais enchaîner en une semaine deux événements forts en émotion, la conférence et le mariage de Josh, et cette expectative m'aidait à tenir face au manque de sommeil. Depuis deux mois, des cris perçants me réveillaient toutes les nuits, précisément à une heure, trois heures et cinq heures du matin. L'estomac de Liam était réglé comme du papier à musique et je me demandais quand je pourrais à nouveau fermer l'œil plus de deux heures d'affilée. Cette semaine, j'allais enfin pouvoir dormir d'un lourd sommeil sans interruption.

Dans ma chambre d'hôtel de Shanghai, je m'étire bruyamment en regardant avec bonheur la petite aiguille de ma Rolex atteindre le huit. Je viens de dormir neuf heures d'un sommeil peuplé de rêves étranges, mais sans le moindre bruit. Même mes voisins de chambre et les femmes de ménage ont dû se donner le mot pour me laisser récupérer. C'est donc d'excellente humeur que je file sous la douche gigantesque.

J'ai réservé dans un hôtel quatre étoiles afin d'avoir tout le confort nécessaire à ma cure de Jouvence. Une semaine de vraies vacances ! Cela ne m'était pas arrivé depuis six ans, lorsque Teddy et moi étions partis camper dans les Rocheuses. Bien que grimper huit heures par jour derrière un ami déchaîné en dormant le soir à même le sol, je ne sais pas si on peut appeler ça de vraies vacances ! Le jet d'eau chaude sous lequel je m'éternise sans biberon à aller préparer, voilà un programme qui m'enchante. Je culpabilise une fraction de secondes en pensant à Tess qui doit être en train de changer la dixième couche de la journée tout en se bagarrant pour que notre aînée avale ses légumes verts. Je lui ai tout de même prévu des renforts en envoyant Teddy à sa rescousse hier. Le parrain des petits est resté le même ami dévoué, bien que ses voyages à travers les sommets mondiaux l'éloignent souvent de New York. Depuis dix ans, il est devenu guide de montagne spécialisé dans l'ascension des pics les plus dangereux. Cette activité lui a fait parcourir la planète à la recherche de sensations toujours plus fortes. Sa pauvre mère tremble tous



les jours, surtout depuis le décès soudain de son mari.

Lui et ma mère ont fait partie des millions de victimes du virus mortel qui a frappé mondialement quinze ans plus tôt, décimant allègrement des populations fragiles jusqu'à ce qu'un vaccin soit enfin commercialisé à l'hiver 2021. Depuis, les mesures de sécurité sont devenues drastiques. Les traditionnels détecteurs de métaux ont été équipés de capteurs de virus et de bactéries. Ils se déclenchent dans tous les lieux publics si vous êtes porteur du moindre germe. Aussitôt mis en isolement pendant sept jours, vous devez revêtir une combinaison étanche qui vous donne un look d'astronaute. Des sprays désinfectants sortent immédiatement du plafond pour asperger les lieux et les personnes qui se trouvaient autour du malade. Les pandémies n'existent plus et les rares épidémies sont rapidement contrôlées. Malgré les manifestations parfois violentes prônant le non-respect des libertés, ces détecteurs se sont multipliés comme des petites pains dans tous les pays développés. L'inventeur de génie, Ronald Mac Allistair, peut assurer l'avenir de sa descendance pendant des décennies sans qu'elle n'ait besoin de lever le petit doigt. Même les écoles en ont été équipées, ruinant quelques mairies au passage. Franny a été déguisée en cosmonaute deux fois au cours de ses années de maternelle. La grippe qu'elle couvait et sa gastro-entérite sévère ont été ainsi épargnées à ses camarades de classe.

Une fois habillé d'un jean bleu délavé et d'une chemise noire dont j'ai remonté les manches jusqu'aux coudes, je passe un coup de fil à Josh. Je lui ai promis de l'extirper de sa torpeur de futur marié en l'amenant boire un thé aujourd'hui. Après quelques sonneries, c'est une voix enjouée qui répond au téléphone.

— Salut William ! Tu as fait bon voyage ?

— Vol calme, nuit incroyablement longue, je suis au poil pour la balade.

— Pas de jetlag ?

— Non, j'ai dormi comme un bébé ! Je crois que je suis déjà calé sur le fuseau horaire chinois.

— J'ai deux heures devant moi avant d'aller chercher ma famille.

Sentant mon malaise, il abrège la conversation :

— On se rejoint en bas de ton hôtel dans vingt minutes, ça te va ?

— Parfait, juste le temps d'appeler Tess et les enfants.

Joshua et moi avons créé un lien épistolaire juste après l'incarcération de Sophia. Nous avons appris à nous connaître et j'ai un peu endossé le

rôle d'un oncle. Il savait que Sophia et moi étions amoureux. Il était persuadé les premiers temps qu'elle sortirait rapidement et que nous pourrions vivre tous les trois heureux. Mais les mois se sont transformés en années et les années en une décennie et demie. Malgré tous mes efforts, je ne pouvais me résoudre à passer à côté de ma vie plus longtemps. Je venais de perdre cinq ans à cause de mon deuil, trois ans de plus à attendre Sophia du mieux que je pouvais. C'en était trop. Le temps me filait entre les doigts. Bien que mes sentiments pour elle étaient encore présents, je n'arrivais plus à affirmer que j'étais amoureux. Je m'en voulais tous les matins en pensant à ce qu'elle vivait de son côté. Je crois que c'est au quatrième rejet du recours en justice que j'ai avoué à notre avocat, devenu un ami, que j'allais arrêter de me battre. Sophia avait prolongé sa peine en ayant recours à la violence en prison. Je ne pouvais plus lui pardonner et attendre encore. Huit ans ? Dix ans ? Vingt ans ? Combien de temps encore ? Et quel serait l'état de notre amour à sa sortie ? Sophia avait changé. J'avais changé. Rien ne serait plus comme notre idylle fugace de Puerto Plata. Les soucis de la vie étaient devenus des montagnes le jour où elle avait décidé de courir après son fils ; ils étaient devenus infranchissables quand elle avait été enfermée.

La voix fatiguée de Tess me ramène au présent.

- Allô ?
- Bonjour mon amour !
- Bonsoir pour moi ! Comment s'est passée ta première nuit tranquille ?
- J'ai l'impression d'avoir dormi cent ans. Et toi ? Liam a fait des siestes aujourd'hui ?
- Oui, mais jamais synchro avec sa sœur. J'ai donc joué à la dinette avec elle pendant que Liam dormait et j'ai enchaîné biberons et couches pendant la micro-sieste de Franny.
- Il devrait bientôt réguler son sommeil, il faut être patients. Dès mon retour, je prends le relais pour t'accorder quelques nuits de repos, d'accord ? Tu iras dormir chez ta sœur ou dans l'appartement de Teddy.
- Je vais bien, ne t'inquiète pas pour moi et profite de tes vacances.
- C'est demain le rendez-vous avec le docteur Shaw ?
- Oui, en fin d'après-midi.
- Je suis désolé de ne pas pouvoir vous y accompagner.
- Ne t'inquiète pas chéri, je suis confiante.
- C'est papa ?

J'entends au loin la petite voix de ma fille qui me réclame ainsi que des bruits d'éclaboussures.

- Tu me passes Franny ?
- Elle est dans son bain, je mets le haut-parleur. Parle fort !
- Salut Némó !
- Salut papa !
- Alors ce bain ?
- Trop bien ! Maman a mis plein de mousse et de jouets dedans ! Dis, papa, c'est quand que tu me finiras la lecture de « Bunny la souris » ?
- Il faut que tu comptes les cases qu'on a préparées ensemble, tu te souviens ? Sept dodos. Tu as dessiné le premier soleil dedans ?
- Oui, en violet. Je ferai les couleurs de l'arc-en-ciel et tu reviendras après le soleil rouge, elle a dit maman.
- Exactement ! Sois bien sage, tu l'aides avec ton petit frère et tu manges sans boudier d'accord ? Je serai bientôt de retour avec un énorme panda en peluche !
- Ouiiii !

J'entends un énorme plouf, un bruit sourd qui me fait reculer le téléphone de mon oreille et un « Oh ! Mon dieu ! » de ma femme.

- Tess ? Tess ? Tout va bien ?

Ce n'est qu'une minute plus tard que Tess reprend le combiné en main pour me rassurer.

- Elle va bien ! Elle était tellement excitée par l'idée du panda qu'elle a glissé sous la mousse. Le temps de lui rincer les yeux... Elle aura juste une petite bosse à l'arrière du crâne. Désolée de t'avoir effrayé.
- Ce n'est pas grave, ma chérie. Va tout de même écouter si elle respire bien cette nuit quand tu te lèveras pour Liam.
- Tu veux me faire peur, là ?
- Non, ce n'est sûrement rien mais on ne sait jamais avec les chocs à la tête.
- Tu es un vrai papa poule ! Je te laisse un message à notre réveil pour te rassurer, d'accord ?
- Tu es une perle. Je pars rejoindre Josh.
- Et *elle*, tu l'as vue ?

Le ton de sa voix a changé. Elle appréhende peut-être plus que moi mes retrouvailles avec Sophia, mais elle est bien trop compréhensive pour me faire une scène.

- Non, pas avant le mariage demain, je pense. Ne t'inquiète pas pour

- ça, mon amour. Je t'aime.
- Je le sais. On t'aime aussi par ici !
  - Au revoir papa ! crie ma fille remise de ses émotions.
  - Bonne nuit cascadeuse ! Et si tu as mal à la tête ou envie de vomir, tu le dis vite à maman.
  - William !
  - OK, j'arrête ! Je te laisse gérer. Bonne nuit mon amour.
  - Passe le bonjour à Josh.

Au pied de l'immeuble de style européen, il est là. Joshua Norton, beau garçon de vingt-cinq ans, adossé au mur. Sa ressemblance avec Sophia me saute à nouveau aux yeux. Ses cheveux noirs de jais forment des boucles harmonieuses sur sa nuque et son front. Sa peau caramel et ses yeux sombres doivent avoir du succès. En entendant la porte tournante de mon hôtel, il lève la tête de son i phone 26, se redresse sur ses baskets rouges et me sourit.

- Comment tu vas le futur marié ? lui dis-je en lui faisant une accolade.
- Comme un futur marié je crois ! Tu étais comment toi ?
- Je ne tenais pas en place pour mon premier. Je n'étais qu'un gosse. Avec Tess, ça a été différent. La maturité.
- La vieillesse quoi !
- Eh ! Je t'affronte sur une paroi quand tu veux pour voir qui est vieux !
- Bon OK, je retire ce que j'ai dit, fait-il en riant. Tu me rétamerais dans n'importe quel sport. On s'affronte sur des casse-têtes boursiers si tu veux.
- D'accord, d'accord le petit génie, finis-je par consentir. Chacun son domaine !
- On y va ?
- Je te suis. Prêt pour la visite guidée. Tu te plais dans cette ville grouillante ?
- C'est sûr que ça me change de Montréal, mais l'étape à Londres m'a habitué en douceur. Sur certains côtés, ça me rappelle aussi mon enfance à la Grosse Pomme.

Pendant une heure, Josh me fait donc visiter sa ville d'adoption, se limitant pour l'instant au quartier du Bund où se trouve mon hôtel. Bordé par le fleuve Huangpu, cette zone aux bâtiments de style parisien ne me plonge pas dans la culture asiatique. La vue sur l'autre rive, le district de